



Fanny Britt et Isabelle Arsenault réunies entre poésie et drame *Page F 3*



Gaël Faye ou l'espoir dans un Burundi en guerre par la naïveté de l'enfance *Page F 5*

LIVRES

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 OCTOBRE 2016



ANNICK SAUVÉ LE DEVOIR

« On vit dans un monde d'une platitude infinie, dit Michel Vézina. On ne fait même plus le party parce qu'on travaille le lendemain! »

RENCONTRE

Plaidoyer pour un Québec sous acide

Dans *Pépins de réalité*, Michel Vézina rêve de « grosses plumes sales qui crachent sur le monde »

DOMINIC TARDIF

Ils trônent dehors comme des totems, au coin des routes 257 et 108, à Lingwick. Voyez-vous ces deux gros camions rouges, grâce auxquels Le Buvard, la librairie ambulante cofondée par l'écrivain Michel Vézina il y a deux ans, essaime poésie et autres morceaux de prose sur les routes des Cantons-de-l'Est, un peu comme Ken Kesey distribuait en son temps du LSD à bord d'un bus scolaire? Pourquoi deux camions? Parce que l'un d'entre eux s'est définitivement arrêté, en juin dernier. On le transformera peut-être bientôt en résidence d'écrivain.

L'intérieur de la maison où nous entrons, c'est ce qu'on appelle le salon. Bienvenue dans le premier « publibrairie » du Québec. Pub, parce qu'on y sert du rhum, de l'IPA microbrassée et du pastis. Librairie, parce qu'on y vend des livres. Voici le genre d'endroit où il fait bon s'abreuver de la nécessaire illusion que refaire le monde autour d'une bouteille contribue réellement à le changer. Voici le genre de lieu de plus en plus rare où téter une bière et débattre de grosses questions peuvent avantageusement se conjuguer.

Lançons-en donc une, grosse question: la littérature, ça sert à quoi? Pourquoi cette question-là? Parce qu'elle traverse toutes les pages de *Pépins de réalité*, le nouveau « récit lysergique » signé Vézina, livre mi-journal, mi-roman, que l'on rangerait dans la catégorie « creative non-fiction » si nous vivions un peu plus au sud.

« Pour moi, ça sert à trouver une autre manière d'envisager le réel et, en même temps, de le pervertir », répond le libraire, chroniqueur, bonimenteur, clown et édi-

teur devant un scotch d'après-midi, servi par son partenaire Maxime Nadeau (devenu « Le Nadz » dans *Pépins...*). « C'est pas pour rien que notre projet s'appelle *Le Buvard*. Collectivement, on ne prend plus assez d'acide! Socialement, on n'est plus assez stoned. On prend beaucoup de dopes qui rendent amorphes. On vit dans un monde d'une platitude infinie et on se conforte dedans. On ne fait même plus le party parce qu'on travaille le lendemain! »

Il ajoute, moins par souci de santé publique que pour s'assurer qu'on goûte bien la teneur métaphorique de son appel au déséquilibre permanent: « J'ai des amis qui ne boivent pas pantoute et qui sont complètement allumés. L'acide dont je parle, c'est un état d'esprit. Je n'ai pas bouffé d'acide depuis 30 ans, mais je suis encore sur l'acide, parce que je veux être sur l'acide. »

Une sagesse qui gangrène

« Comment comprendre et croire un artiste lorsqu'il se déguise en commentateur d'actualité à la radio nationale [...], se demande ainsi l'éternel rebelle dans *Pépins de la réalité*, atterré par la mortifère sagesse gangrenant ses collègues. « Les romans sont écrits comme des soaps, les histoires sont racontées comme des séries télé, [...] Comment ne pas froncer les sourcils quand une jeune écrivaine cherche un réparateur pour son cellier à partir de sa page Facebook? »

Vézina réprime un sourire d'ado quand on lui lit ce passage: « Je donne souvent cet exemple: la meilleure chose qui a pu arriver à la peinture, c'est l'invention de la photo. D'un coup, les peintres ont perdu leur job de représenter le réel et ça a permis la création d'un paquet de mouvements picturaux. J'ai l'impression que la littérature n'a pas en-

core eu ce choc-là. Il y a trop de romanciers qui sont des scénaristes frustrés. À la page 16, il faut que t'aies ton premier pivot narratif, que tu définisses ta quête. Il n'y a pas assez de romanciers qui, comme Mathieu Arsenault par exemple, se battent contre ça, qui cherchent de nouvelles manières de représenter le réel. »

« Je veux des grosses plumes sales qui crachent sur le monde », écrit le tendre punk. Tout *Pépins de réalité* tient dans cette phrase-manifeste.

Le clown et l'écrivain

Aux murs du « publibrairie », deux tableaux de Sergio Kokis: l'un d'un clown, l'autre d'Hemingway. « C'est mon éditrice qui est entrée un jour et qui a dit: "Fuck, Michel, il est accroché là, ton livre!" », se rappelle l'auteur de *Parti pour Croatan* (Somme toute, 2014), éternellement déchiré entre son côté artiste de cirque (semi-retraité) et son côté écrivain. « Avant, je n'étais pas conscient de cette schizophrénie-là », confie-t-il, comme étonné par ce qui saute pourtant aux yeux de quiconque a jassé deux minutes avec lui.

Notre hôte garantit néanmoins que les excès ne composent plus son pain quotidien, malgré les quelques inquiétants chapitres ponctuant ce récit où s'entrechoquent le biographique et l'invention (dont une scène mettant en vedette un dentier porté disparu et un sauvage mal de bloc post-Salon du livre). « Dans ces passages-là, j'entretiens mon mythe », plaide-t-il.

Pépins de réalité trace ainsi le parcours toujours cahoteux d'un homme cherchant à concilier ses désirs de solitude et sa tyrannique soif d'expériences directement



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Premier roman réussi pour Stéphane Larue, qui se révèle en formidable observateur urbain

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Qui perd gagne

Le plongeur, premier roman de Stéphane Larue, conjugue jeu compulsif et entrailles d'un restaurant

CHRISTIAN DESMEULES

Dans un chaos d'ordres lancés, de bruits de casseroles et de vaisselle sale, d'odeurs de friture et de transpiration, de signaux de détresse et d'amitiés instantanées, le premier roman de Stéphane Larue est une plongée en apnée dans un univers peu connu.

Un peu comme on a l'impression, lorsqu'on lit certains passages de *Moby Dick*, d'être sur le pont grouillant du *Péquod*, aux premiers rangs du spectacle du courage et de la folie, la narration immersive et tourbillonnante est ici une expérience en soi. Le résultat est parfois à couper le souffle: cinq cents pages fiévreuses qui nous emportent quelque part entre *Le joueur* de Dostoïevski et le *Kitchen Confidential* d'Anthony Bourdain.

Côté décor, *Le plongeur* nous jette dans la frénésie des entrailles chauffées à blanc d'un restaurant de Montréal au début des années 2000. Mais il nous enfonce surtout, bien plus profondément encore, dans la conscience affolée d'un garçon d'une vingtaine d'années aux prises avec une dépendance au jeu, prisonnier de ses mensonges, de sa solitude, de ses dettes et de son aveuglement.

Étudiant en graphisme au cégep du Vieux-Montréal, passionné de musique métal (dont il sera aussi beaucoup question), issu d'une famille de la classe moyenne de Longueuil, Stéphane — le narrateur — s'est sauvé de son dernier appartement sans payer les trois mois de loyer en retard qu'il devait à son coloc. Il habite chez un ami en attendant de pouvoir se refaire et flambe en trois semaines les 2000 \$ que les membres d'un band métal lui avaient donnés pour concevoir et faire imprimer la pochette de leur premier disque.

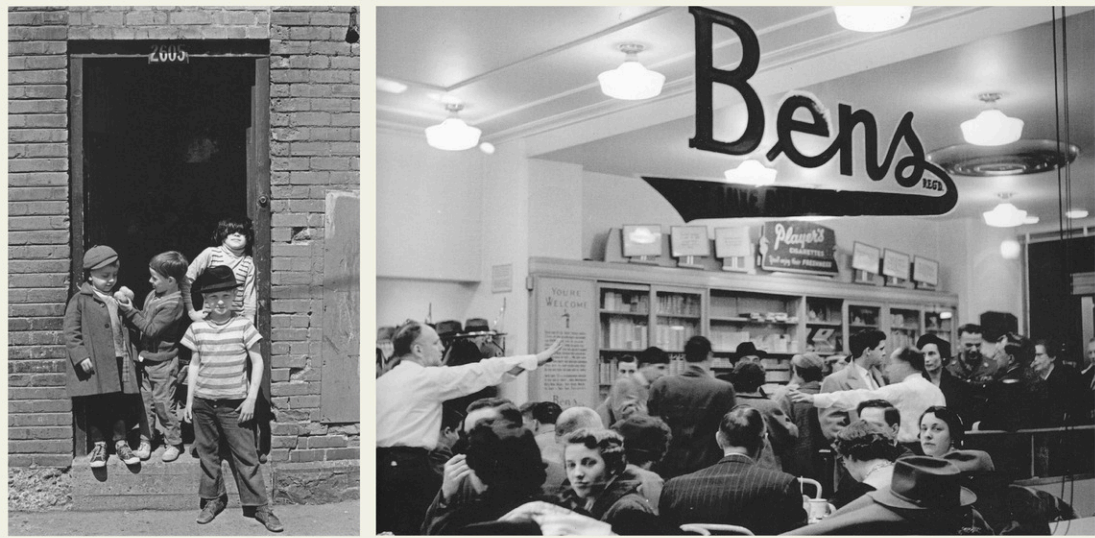
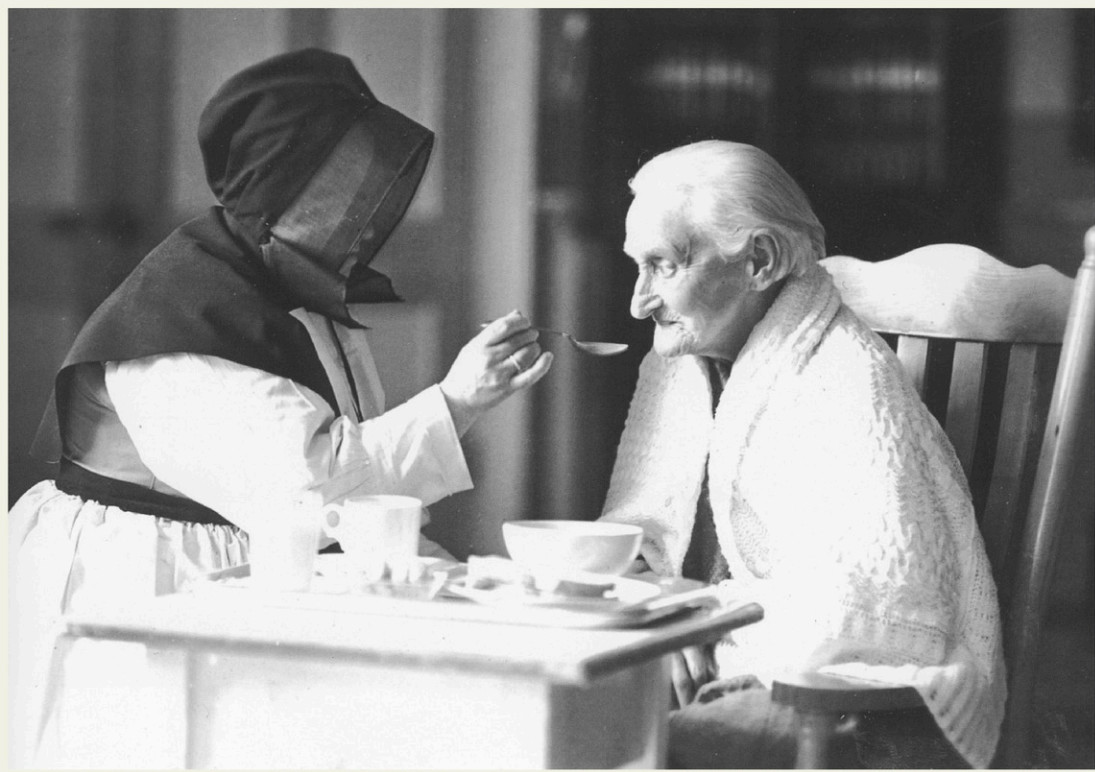
Tout ça a été avalé, en même temps que son amour-propre, à coup de gorgées de bière et de billets froissés dans des machines de vidéopoker.

Un ange gardien

Mis au pied du mur, Stéphane va postuler sans trop réfléchir un emploi de plongeur à La Trattoria, un restaurant plus ou moins huppé de l'avenue du Mont-Royal. Parmi ses nouveaux collègues de travail, Bébert, aide-cuisinier et personnage plus grand que nature qui va vite se prendre d'affection pour lui. « Il ressemble à Frank Black qui jouerait Kurtz dans *Apocalypse Now*, mais aussi un peu à un boudha sur le speed. »

Figure tutélaire et délinquant sympathique, pas tellement plus vieux que lui, Bébert est un mélange de grand frère passé par là et d'ange gardien, de guide et d'interprète. Un ancien bum de la Rive-Sud qui semble avoir le cœur à la bonne place. Suffisant pour faire contrepoids

LIVRES



PHOTOS TIRÉES DE LES MONTRÉALAIS (LES ÉDITIONS DE L'HOMME) DE JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Des vies montréalaises encapsulées dans le temps et dans l'argentique

Ce sont des clichés parfois étonnants, parfois émouvants, très souvent éloquentes, qui habitent *Les Montréalais* (éditions de l'Homme), recueil de photographies d'époque rassemblées et commentées par le journaliste du *Devoir* Jean-François Nadeau. En passant par les œuvres d'Antoine Desilets, de Conrad Poirier, de Claire Beaupré-Champagne, de Lida Moser, d'Yvon Bellemare, de William Notman, pour ne nommer qu'eux, il laisse cette mémoire visuelle raconter une ville et ses habitants sur 350 pages et au fil d'une douzaine de chapitres thématiques qui promettent le lecteur « dans la rue », « entre îles et montagne », lui donnent « à boire et à manger », le font pénétrer dans « l'univers religieux », les « scènes culturelles », ou l'amènent au contact des « sportifs », des « premières nations » et de tous ces gens qui viennent d'« ici et d'ailleurs » pour donner corps à cette ville depuis 375 ans.

PLAIDOYER

SUIITE DE LA PAGE F 1

vécues, pour employer l'expression qu'il emprunte à Guy Debord. Face à un cul-de-sac existentiel, le quinquagénaire, entre les pages de son livre comme dans la vraie vie, se résoudra à enfin mettre du gaz dans son vieux rêve de librairie ambulante. Existe-t-il meilleur moyen de défier la mort que de constamment rouler?

Ses précédents livres se dressaient déjà comme des doigts d'honneur à la fin avec un grand F — *La machine à orgueil* (Québec Amérique,

2008) avait fleuri à l'ombre de deuil de son ami Dédé Fortin. Celui-là gronde davantage qu'il rugit. La mort, toujours là, se double d'une peur, celle de mal vieillir, sort réservé par cette chienne de vie à trop de bums comme lui.

« Il y a sept ans, j'ai fait un infarctus », raconte Michel. Dans l'ambulance, ils m'ont shooté toutes sortes de trucs pour me réveiller. J'entendais le chauffeur parler dans son CB et demander où il m'amenait. La réparatrice a dit : « Il y a une place à Maisonneuve. » Le chauffeur a répondu : « Je pense qu'on se rendra pas, ça nous prend une

place plus proche. » J'étais couché et, dans ma tête, ça fait : « Holy fuck ! Je suis en train de crever ! » Aujourd'hui, je sais que je vis sur du temps emprunté, mais je n'ai pas peur de la mort. Comme je suis chargé de rêves et d'illusions, ce dont j'ai peur, c'est de ne pas avoir le temps de faire ce que j'ai envie de faire. »

Collaborateur
Le Devoir

PÉPINS DE RÉALITÉ

Michel Vézina
Tête première
Montréal, 2016, 272 pages



ENTREVUE

La Chine dans la peau

Avec *Étincelle*, Michèle Plomer pose un regard critique sur ce pays qui l'a tant fait rêver

DANIELLE LAURIN

Elle a changé les noms, les dates sont floues, mais, pour l'essentiel, Michèle Plomer raconte dans son nouveau roman des événements vécus. Un soir, sa jeune amie chinoise, nouvellement déménagée dans un logement supervisé par l'université qui l'employait, s'appretait à faire cuire son repas quand la cuisinière au gaz a explosé. Brûlée vive, la jeune femme.

C'était il y a une dizaine d'années, peu après l'arrivée en Chine de Michèle Plomer. Tout comme son amie, elle enseignait l'anglais à l'Université de Shenzhen. Il lui a fallu rentrer au Québec après quatre ans d'exil, écrire deux romans et une trilogie, avant d'être à même de relater cette tragédie. « Je cherchais une voix juste, une voix qui ne soit pas pathétique », précise-t-elle.

Elle se met elle-même en scène dans *Étincelle*, alors qu'au chevet de Song suspendue entre la vie et la mort, elle remet en question sa propre vie et voit se déliter une passion amoureuse parce que trop prise par la souffrance de son amie. Une histoire d'amitié, *Étincelle*, mais aussi de compassion. Une histoire somme toute lumineuse.

« J'ai vécu avec Song un sentiment noble qui était très édifiant », raconte Michèle Plomer. J'ai senti qu'à son contact j'étais grandie, j'étais une meilleure personne. Elle avait tant à m'enseigner avant l'accident. Mais après, ça a été exponentiel. »

L'auteure rend aussi hommage dans son livre au père de Song, à son courage, alors qu'il prend sur lui d'offrir à sa fille les meilleurs soins possibles dans des conditions difficiles. On le voit remuer mer et monde, mener sa propre enquête pour trouver les responsables de l'accident, alors que tout le monde s'en lave les mains.

La Chine derrière le rideau

Si dans *HKPK*, prix France-Québec 2010, puis dans sa trilogie, *Dragonville*, elle rendait hommage à la Chine d'aujourd'hui et d'hier, Michèle Plomer se permet dans *Étincelle* un regard critique sur le pays qui la faisait tant rêver enfant. Pouvoir tout-puissant du Parti, de l'État et de ses représentants, corruption, liberté d'expression compromise... la Michèle de son roman n'en finit plus d'être déçue de ce qu'elle voit autour d'elle.

Un jour, son amie lui confie : « Ici, la liberté de penser est comme un glaçon déposé sur notre langue à notre naissance. Arrivés à l'âge adulte, la plupart d'entre nous n'en gardent aucun souvenir. »

Ce manque de liberté, a constaté Michèle Plomer, affecte aussi la liberté de décision. Comme elle le relate dans son roman, le gardien à la guérite de l'immeuble où habitait Song ne voulait pas laisser passer l'ambulance appelée sur les lieux après l'explosion, alors que tout le monde avait compris qu'il se passait quelque chose de grave.

« C'est incroyable, insiste-t-elle, il ne pouvait pas prendre



FRED DUFOUR AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans la densité urbaine de Shenzhen. « Ici, la liberté de penser est comme un glaçon déposé sur notre langue à notre naissance. Arrivés à l'âge adulte, la plupart d'entre nous n'en gardent aucun souvenir », lui a dit un jour une amie.

la décision qui s'imposait. Parce que, pour accéder à la guérite, il faut une passe ou un code... C'est un homme d'un certain âge à qui on a enlevé la capacité, le courage de prendre une décision. Et personne ne le lui a reproché. Personne n'est revenu contre les gestionnaires de l'immeuble non plus, pour dire qu'on aurait pu intervenir plus rapidement auprès de Song. C'est sidérant. »

Elle ne voit pas le jour où *Étincelle* pourrait circuler en Chine. « Les Chinois ne sont pas très intéressés par nos histoires, par ce que les gens ont à dire sur eux. Et même si mon livre n'est pas incendiaire, même s'il ne pourrait pas mettre qui que ce soit en danger, c'est quand même une charge contre le Parti. »

Les ouvrages qui critiquent le régime sont loin d'être bienvenus au pays de Mao, fait-elle remarquer. « Même les librairies ne veulent pas les tenir. À Hong Kong, l'été dernier, trois librairies ont disparu de leur boutique parce qu'ils offraient des livres qui critiquaient le régime. » Leurs proches les cherchaient. Il fallut compter trois mois avant leur retour, et on leur a interdit de parler de ce qui leur était arrivé pendant leur absence, raconte-t-elle. « C'est vraiment une période sombre en ce moment en Chine. Et l'état se resserre. »

Sauvée par la Chine

Ça n'empêche pas Michèle Plomer, née à Montréal d'une mère acadienne et d'un père britannique, installée dans les Cantons-de-l'Est depuis son retour de Chine en 2007, de retourner régulièrement là-bas. « C'est un pays que j'aime et qui a été vraiment bon pour moi. C'est pour ça que dans mes romans précédents je voulais montrer la Chine dans toute sa splendeur et chanter ses beau-

tés : je me sentais très reconnaissante envers le renouveau qu'il m'avait été donné de vivre dans ce pays en tant que femme de 40 ans un peu perdue, à la recherche d'elle-même. »

En écrivant *Étincelle*, elle a revu la Michèle qu'elle était alors. Elle venait de vivre un divorce. Elle avait fait des études de droit, avait travaillé dans un cabinet d'avocats. « Mais ce n'était pas pour moi. » Elle enseignait l'anglais langue seconde à l'Université Concordia, terminait une maîtrise en linguistique appliquée. « Mais j'étais en train de découvrir que ce

n'était pas vraiment la vie que je voulais. » C'est sur un coup de tête qu'elle s'est installée en Chine en 2004, grâce au concours d'une banquière montréalaise originaire de Shenzhen à qui elle donnait des cours d'anglais en privé. « Quand je suis arrivée en Chine, j'étais mal préparée, je ne parlais pas la langue, j'étais toute seule... J'ai vécu un grand choc culturel et beaucoup de solitude, de détresse. Mais ça a été ma première expérience de femme libre. La Chine m'a sauvée. »

Elle confie qu'il lui arrive de s'ennuyer de la Michèle frondeuse de 40 ans. « Je me dis qu'il ne faut pas que je la perde de vue. Il ne faut pas que je m'endorme dans ce Québec qui est finalement très confortable quand on le compare à la plupart des autres endroits dans le monde. Je continue de penser qu'il faut se mettre en déséquilibre, aller voir ce qui se passe ailleurs... »

Collaboratrice
Le Devoir

ÉTINCELLE

Michèle Plomer
Marchand de feuilles
Montréal, 2016, 308 pages



Michèle Plomer

WAJDI MOUAWAD

PRIX LITTÉRAIRES DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2016

Inflammation du verbe vivre

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Wajdi Mouawad, lauréat du Prix du Gouverneur général 2016, catégorie « Théâtre », pour sa pièce *Inflammation du verbe vivre*.

« Dans *Inflammation du verbe vivre*, Wajdi Mouawad, avec son alter ego Wahid, nous entraîne dans sa descente aux enfers. Il dérive comme un Ulysse moderne dans sa propre légende à la recherche du symbole qui le sauvera. À la fois sauvage et lumineuse, sa langue émerveille autant qu'elle bouleverse. Une œuvre émouvante et percutante. »

Hanna Abd El Nour, David Baudemont et Carole Fréchette
Jury des Prix littéraires du Gouverneur général 2016

lemec.com

Conseil des arts du Canada / Canada Council for the Arts
prix littéraires du gouverneur général

GAGNANT · PRIX LITTÉRAIRES DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2016

Grand-père et la Lune

Stéphanie Lapointe Rogé

Gagnant GG80

XYZ éditeur

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Dans la tanière d'un ours misanthrope

Jim Harrison se raconte dans une œuvre posthume avec tendresse et hilarité

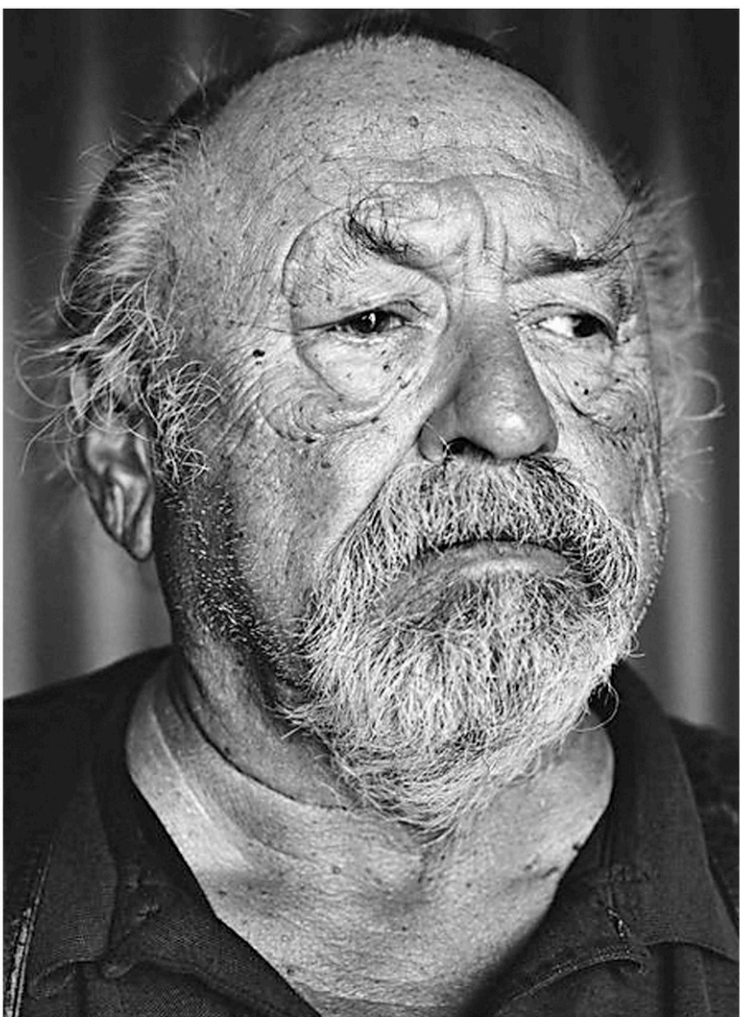
CHRISTIAN DESMEULES

Il y a une dizaine d'années, rongé par les abus de toutes sortes à l'âge de soixante ans, l'auteur de *Dalva* et de *La route du retour* était convaincu qu'il allait mourir bientôt. Une intuition qui l'avait poussé à écrire ses mémoires (*En marge*, 2003).

Avec un mélange de mélodrame et d'autodérision inimitable, Jim Harrison raconte qu'il se voyait déjà «*écroulé sur le plancher de sa maison, ou près d'une des innombrables fontaines de Rome, ou encore affamé dans une chambre de bonne parisienne perversément située au-dessus d'un bistrot*»...

La troisième personne du singulier qu'il emploie cette fois dans *Le vieux saltimbanque* est un leurre sans malice. Car c'est sa vie que Jim Harrison raconte ici. Par cet artifice, l'écrivain décédé en mars 2016 à l'âge de 78 ans a simplement voulu «*échapper à l'illusion de la réalité propre à l'autobiographie*». C'est l'ultime pied de nez d'un vieux malcommode.

Au crépuscule de sa vie, un Américain, auteur de *Légendes d'automne*, évoque l'alcool, la cuisine, les femmes, la France («*Paris, une ville infiniment plus fascinante que n'importe quelle métropole américaine*»), les animaux, la poésie, le Michigan et le Montana. Les souvenirs qu'il ravive dans un joyeux désordre partagent un horizon avec ses lecteurs: la mort. «*Nous vivons*



Épicurien jamais repenti, Jim Harrison se raconte ici à la troisième personne du singulier, comme un leurre sans malice.

tous dans le couloir de la mort, occupant les cellules de notre propre conception.»
«*Le sexe est le plus puissant despote qui règne sur nos vies*»,

croiyait cet épicurien jamais repenti. Obsédé par les femmes, le sexe, la nourriture, l'alcool et la poésie (sa plus forte drogue, depuis sa rencontre

avec l'œuvre de Keats à l'adolescence), son amour pour la vie n'a eu d'égal que sa passion des grands espaces. Et il faut aimer les deux pour devenir éleveur de cochons comme il l'a fait à une époque — des passages hilarants et pleins de tendresse.

Ce disciple libre de Thoreau et de Steinbeck, qui a aussi passé une grande partie de sa vie à torcher à reculons des scénarios pour Hollywood ou à sacrifier à «*la sinistre routine de l'enseignement*», ne laissait pas sa place quand il s'agissait de dilapider son argent et son énergie.

Mais Jim Harrison était aussi prodigue d'humilité. «*Il savait depuis longtemps que l'humilité était la qualité la plus précieuse qu'on pût avoir. Sinon, on devenait victime des ambitions et des rêves vains de la jeunesse. Qui donc avait décrété que les écrivains étaient si importants pour le destin de l'humanité? Shakespeare et quelques rares génies pouvaient revendiquer cet honneur, mais des milliers d'autres tombaient dans le vide de l'oubli.*»

Un autoportrait d'écrivain en ours misanthrope. Y en a-t-il une autre espèce?

Collaborateur
Le Devoir

LE VIEUX SALTIMBANQUE

Jim Harrison
Traduit de l'anglais
par Brice Mathieussent
Flammariion
Paris, 2016, 148 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE

Dépression au-dessus de Vancouver

Carellin Brooks signe un premier roman où la pluie supplante les personnages

MANON DUMAIS

«*D*ehors, il pleut, pour changer», annonce la narratrice sans nom, sans visage, de *Cent jours de pluie*, qui prend en charge son propre récit, celui d'une femme devant refaire sa vie après une dispute avec sa conjointe nommée M. Tel que l'annonce le titre de ce premier roman de Carellin Brooks, essayiste et poète, la pluie est au cœur de cette histoire divisée en autant de chapitres qu'il y a de jours où la narratrice est confrontée à ce qui s'abat sur Vancouver.

D'une prose lapidaire rappelant la plume évocatrice et aride de Duras, *Cent jours de pluie* décrit par petites touches impressionnistes le quotidien monotone d'une femme luttant pour sa survie, pour sa dignité et, surtout, pour la garde de son fils de cinq ans qu'elle doit partager avec M. et le père biologique. De son travail, de sa relation avec S., sa maîtresse de Seattle, de ses conversations avec ses copines Nurse et Trouble, la narratrice ne dévoilera que le strict minimum.

Cependant, elle ne se fait pas économe quand vient le temps de parler de la pluie, laquelle régit l'humeur des personnages, leurs déplacements, leur mode de vie: «*La pluie est le fardeau du citoyen, un cafouillage, une lubie pharaonique, une police d'assurance. La pluie crée. La pluie est à la fois cause et effet. La pluie les façonne.*»

Afin de contrer tous ces gris, ces bleus et ces verts qui colorent le ciel vancouverois, s'abattent sur les passants jour après jour, saison après saison, la narratrice se vêt de rouge, de rose et de violet. En vain. À l'instar de cette foule anonyme, elle avance submergée, détrempe, empêtrée dans ses vêtements alourdis par les averse incessantes. Même lorsque le ciel se dégage, c'est rarement pour très longtemps: «*Le soleil est ressorti. Il n'arrive à produire qu'une lumière aqueuse, annonciatrice de sa brièveté.*»

Emportée par la pluie
Puissante, la pluie se faufile



CARELLIN BROOKS

dans les murs des appartements, où les cheveux, les vêtements et les chaussures ont à peine le temps de sécher. Malgré toutes les précautions, les êtres comme les choses finissent par dégager une odeur douceâtre d'humidité, tandis que la moisissure envahit graduellement les immeubles comme un mal incurable.

«*On dit de cette pluie qu'elle pousse les gens au suicide, que l'hiver humide met à rude épreuve même les plus forts. On entend parfois ces histoires d'étrangers venus s'établir en ville, séduits par ses zéphyrs estivaux, pour se retrouver emprisonnés dans l'univers gris des mois les plus froids*», explique la narratrice,

qui, à l'instar du lecteur submergé par l'oppressive atmosphère qu'installe et maintient Brooks tout au long du roman, ne peut rester imperméable aux intempéries.

Emportant tout sur son passage, la pluie supplante les personnages, devenant elle-même la principale protagoniste. Obsédée par celle-ci, la narratrice trouve en elle l'écho de ses états d'âme. Étrangement, le sort de tout un chacun paraît accessoire, aucun personnage secondaire ne parvenant à se rendre attachant, comme s'il demeurait à l'état de figurant au visage flou. Et pourtant, on tourne impatiemment les pages, cherchant la moindre parcelle de soleil.

Peu de rebondissements ponctuent *Cent jours de pluie*, où les jours se suivent inlassablement et finissent par trop se ressembler. Distillant une mélancolie qui colle longtemps à la peau, ce premier roman illustre avec force, pudeur et sensibilité le portrait d'une dépressive chronique attendant que le ciel s'éclaircisse enfin. Incontestablement une nouvelle voix à surveiller.

Collaboratrice
Le Devoir

CENT JOURS DE PLUIE

Carellin Brooks
Traduit de l'anglais
par Aurélie Laroche
Les Allusifs
Montréal, 2016, 175 pages

POLAR

Quand les femmes mènent l'enquête

Deux nouveautés réaffirment leur place dans la littérature policière d'ici

MICHEL BÉLAIR

Depuis Agatha Christie, P. D. James, Elisabeth George et toutes les autres, le polar est souvent une affaire de femmes. Chez nous, la tendance est tout aussi manifeste, mais elle s'inscrit d'une façon originale puisque les femmes qui mènent l'enquête occupent beaucoup de place dans le polar québécois.

C'est probablement Chrystine Brouillet, avec Maud Graham — et peut-être aussi Kathy Reichs et Temperance Brennan —, qui ont vraiment lancé la mode, mais chaque année les titres mettant en scène les enquêtes se multiplient. Avec un bonheur inégal, doit-on dire. En voici deux exemples.

Procédé

Sylvie-Catherine de Vailly est une auteure prolifique; on lui doit plusieurs livres jeunesse et cette série d'enquêtes menées par l'inspectrice Jeanne Laberge amorcée il y a quelques années. *Les anges sacrifiés* est déjà sa quatrième aventure et rappelons que la précédente (*Usage de faux*, publiée en 2015 chez le même

éditeur) se terminait alors que Laberge se demandait si elle allait poursuivre dans le métier après avoir été poignardée... On connaît évidemment la réponse, mais pour tout de suite, retenons qu'elle reprend les rênes quand on découvre le corps d'un adolescent mutilé dans une benne à ordures du centre-ville de Montréal.

Ce ne sera malheureusement que la première jeune victime, et Laberge va trouver la trace d'un crime similaire remontant à près d'une vingtaine d'années. En recoupant les faits, elle va parvenir avec son équipe à piéger une fumeuse secte satanique promettant l'immortalité à ses adeptes. Tout cela, finalement, en très peu de temps et en traversant une crise d'identité, une incartade amoureuse et même un accouchement. Sans compter que, devinez quoi, un autre événement tragique va survenir à la toute fin du livre...

Sylvie-Catherine de Vailly sait raconter une histoire; ses personnages se tiennent et les enquêtes de Laberge sont bien menées, mais l'ensemble se joue dans des procédés faisant un peu trop référence



JOHANNE SEYMOUR

Johanne Seymour place son intrigue entre bouddhisme et duo improbable.

aux feuilletons et aux séries pour ados.

Zen et pas zen

Johanne Seymour met en scène, elle, une sorte de duo improbable: l'inspectrice du SPVM Rinzen Gyatso — petite femme bouddhiste dont les parents ont fui le Tibet — et Luc Paradis — un grand sec tout musclé qui vit son homosexualité de façon très agressive. Le mélange est plutôt explosif, mais disons que c'est sa composante la plus stable qui fait l'intérêt de ce «couple» d'enquêteurs.

Ici, l'affaire s'amorce avec la découverte d'un homme crucifié aux poutres de la mansarde qu'il habite. Ce ne sera que la première allusion à une scène tirée d'un auteur québécois — ici, Benoît Bouthillette dans *La trace de l'escargot*, paru chez JCL en 2005 — puisque la femme du patron du duo improbable est une grande lectrice de polars d'ici et qu'elle

citera à peu près tout ce qui est intéressant dans la production des dix dernières années. Le lecteur comprendra mieux quand il saisira que Johanne Seymour organise depuis sa fondation le festival Les Printemps meurtriers de Knowlton, dans les Cantons-de-l'Est.

Aux pieds du crucifié, les policiers découvrent un stylo Montblanc, puis plus tard un noyé, préalablement vidé de son sang à l'aide d'un objet pointu... Les deux inspecteurs parviendront à éclaircir le lien entre les deux meurtres, même si leur enquête, avouons-le, est au bord de l'improvisation.

À travers Rinzen Gyatso, Johanne Seymour nous fait saisir la difficulté de l'exil et la complexité de l'intégration dans une société aussi différente que la nôtre pour tout nouvel arrivant. Ne serait-ce que pour cela — et même pour quelques grands principes bouddhistes, en passant —, on attend avec impatience la prochaine aventure de cette inspectrice moins ordinaire que son partenaire.

Collaborateur
Le Devoir

LES ANGES SACRIFIÉS

Sylvie-Catherine de Vailly
Recto Verso
Montréal, 2016, 222 pages

RINZEN ET L'HOMME PERDU

Johanne Seymour
Expression Noire
Montréal, 2016, 282 pages

CAJETAN LAROCHELLE

LEMÉAC

Compagnon de la terre

« Plonger dans le livre de Cajetan Larochelle, c'est comme vivre les saisons à rebours. Alors que nous entrons de plain-pied dans l'automne, Larochelle, lui, nous donne un avant-goût du printemps. [...] On sort de ce livre ragailardi, prêt à affronter l'hiver [...] »

Jacques Lancôt, *Le Journal de Montréal*

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Éric Poirier
Charte de la langue française
[Sanctionnée le 26 août 1977]

LA CHARTE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Préambule

CE QU'IL RESTE DE LA LOI 101

QUARANTE ANS APRÈS SON ADOPTION

Préface de Guy Rocher

gue distinctive d'un peuple majoritairement franc

SEPTENTRION.QC.CA

LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

PLONGEUR

SUITE DE LA PAGE F 1

à la fascination glacée du jeune plongeur pour Greg, un busboy voyou qui semble tremper dans le crime organisé. C'est en grande partie le suspense dans lequel nous entraîne le roman, tandis qu'on observe le jeune homme vaciller lentement entre la perte et la rédemption.

«*Tout ça m'occupait la tête. Étrangement, j'avais l'impression de reprendre le contrôle sur ma vie.*» Pendant quelques semaines intenses, à l'approche du temps des Fêtes, le restaurant va ainsi devenir une sorte de sanctuaire, raconté-il. Malgré l'intensité folle, les magouilles et les trafics louches, c'était un monde où quelques heures par jour les dettes de jeu n'existaient plus. Pas plus que son manque de confiance en lui, ses échecs amoureux répétés ou les travaux en retard au cégep.

Justesse du flou

Avec ce premier livre plus que solide, thriller existentiel autant que roman d'apprentissage, Stéphane Larue donne vie avec beaucoup de justesse à la frontière floue qui sépare des mondes qui ne s'opposent pas vraiment. Le bien et le mal, les dealers et les consommateurs, le jour et la nuit. Ceux qui perdent et ceux qui gagnent.

Quinze ans plus tard, alors qu'il travaille encore dans la restauration, mais en salle,

de l'autre côté du miroir, le narrateur va croiser Bébert, perdu de vue depuis longtemps. C'est l'étincelle qui lui fera revisiter son passé et mesurer en un éclair tout le chemin parcouru depuis — même par ceux qui ne semblent pas avoir avancé.

Sobre et minutieux, Stéphane Larue, né en 1983 à Longueuil, se révèle comme un formidable observateur urbain, ouvrant grand les oreilles et les yeux sur un monde changeant et insaisissable.

À la façon d'un Nelson Algren, passionné lui aussi par le jeu et l'alcool, il jette avec *Le plongeur* un regard tendre sur le côté moins givré des nuits de Montréal, qu'il illumine par des éclairs de poésie. Un poste de plongeur dévasté? «*Le gun à plonge pendait au-dessus du dish pit comme le cou brisé d'un dindon géant.*» Un bar de danseuses? «*Sur le stage, une blonde aux seins refaits glissait le long du poteau, la tête en bas, ses cheveux bouclés ondulant comme des algues, les jambes raides comme les branches d'un compas qui tracerait les paraboles d'un calcul absurde.*»

C'est dans cet univers cru et sans joie — mais pas sans beauté noire — que le lecteur avance sur les pas du protagoniste, à l'aveugle, le motton dans la gorge. Poignant et magnifique.

Collaborateur
Le Devoir

LE PLONGEUR

Stéphane Larue
Le Quartanier
Montréal, 2016, 520 pages

LIVRES

LITTÉRATURE FRANCO-AFRICAINE

Une mangue contre la colère des grenades

Dans un Burundi en guerre, Gaël Faye raconte la paix de l'enfance

YANNICK MARCOUX

Les mots de Gaël Faye ont traversé une première fois l'Atlantique il y a trois ans, portés par le syncopé de sa voix, sur son premier album rap, *Pili pili sur un croissant au beurre*. Déjà, il remontait le fil des souvenirs de son pays natal, le Burundi, qu'il a quitté sous l'impulsion de la guerre civile, à treize ans. Avec son premier roman, *Petit pays*, récemment admis en lice pour le Goncourt, l'auteur de 34 ans revient avec tendresse sur le paradis perdu de son enfance.

Petit pays est placé sous la narration de Gabriel, âgé d'une dizaine d'années, né d'un père français et d'une mère rwandaise. Nous sommes en 1993 et, pour la première fois de son histoire, le Burundi organise des élections libres pour nommer le gouvernement. Mais au lendemain des résultats, le pays vacille. La radio joue du Wagner, sombre tradition d'un pays qui a fait de la musique classique le paysage sonore des coups d'État. Les Hutus s'opposent aux Tutsis, et le narrateur se souvient de leur discrimination basée sur l'apparence de leur nez: «*J'ai entendu un élève dire: Regardez, c'est un Tutsi, avec son nez. Le fond de l'air avait changé. Peu importe le nez qu'on avait, on pouvait le sentir.*»

À l'éclatement de la nation s'ajoute celui de la cellule familiale. Les parents de Gabriel divorcent, mais l'adolescent reste debout, préservé du désarroi par sa naïveté et une bonne dose de lucidité. Il veut devenir mécanicien, parce qu'il «*faut savoir réparer les choses quand elles ne fonctionnent plus*», dit-il.

S'il demeure fort, c'est aussi grâce aux amis qu'il rejoint à «*l'impasse*», leur quartier général, où ils se sont approprié l'épave abandonnée d'un Combi Volkswagen. Ensemble, ils rêvent, rigolent, se prêtent aux jeux simples mais incroyables de l'enfance: «*Toucher son nez avec sa langue, décapuler des bouteilles avec les dents du devant ou croquer du pili-pili et l'avalier sans ciller.*»

Grabriel érige ce bonheur facile en forteresse. Mais l'hostilité va venir le chercher dans ses derniers retranchements. «*La guerre, sans qu'on lui demande, se charge toujours de nous trouver un ennemi. Moi qui souhaitais rester neutre, je n'ai pas pu. J'étais né avec cette histoire. Elle coulait en moi. Je lui appartenais.*»

Petit pays est le récit d'une dislocation: celle d'une nation, d'une famille et d'un groupe d'amis. Ce n'est pas un hasard si la bande d'enfants nomme son espace de socialisation l'impasse: leur vie y mène, irrémédiablement. Mais à l'instar du narrateur qui cherche refuge dans la littérature, le roman donne un souffle à l'espoir, s'appuyant sur la beauté, l'innocence, le rire et le jeu.

Même si le génocide rwandais traverse le récit, que la guerre civile burundaise morcelle le tissu social et empile les morts, le roman fait malgré tout sourire. Il charme aussi, par la couleur de sa langue, par ses envolées poétiques, où se confondent le bruit des armes, le chant des oiseaux et l'appel du muezzin. On glisse ainsi sur des mots où les conflits n'ont, en fin de compte, que peu d'emprise.

Le jeune auteur aurait pu rendre la violence beaucoup plus percutante. On sent, après tout, l'influence d'Ahmadou Kourouma, écrivain ivoirien, qui, avec virulence parfois, a montré l'échec des indépendances en Afrique. Mais tout comme l'avait fait son *Allah n'est pas obligé* (2000), *Petit pays* offre à l'avenir un visage d'enfant. Le roman ne se pose donc pas en devoir de mémoire, mais en ode à l'enfance. Parce que c'est avec elle que le pays retrouvera la force de ses rêves et vaincra la peur. Pour enfin rompre le cycle où la guerre, chaque fois, l'emporte.

Collaborateur
Le Devoir

PETIT PAYS

Gaël Faye
Grasset
Paris, 2016, 217 pages

JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Devant l'horreur, Gaël Faye décrit la beauté, l'innocence, le rire et le jeu comme un souffle d'espoir.



ISTOCK

Loin de l'Amérique qui consomme, qui discrimine ou qui pollue, *Le nom des étoiles* laisse la beauté d'un territoire guider son introspection.

ÉTATS-ÉCRITS D'AMÉRIQUE (7)

À la frontière de l'infini dans les grands espaces

Pete Fromm dompte des sentiments profonds sur la paternité, la nature et la transmission au contact d'une nature sauvage

Les États-Unis par eux-mêmes. À l'approche du scrutin américain, le 8 novembre, *Le Devoir* vous propose de traverser l'Amérique, d'est en ouest, à la rencontre, chaque semaine, d'auteurs qui, par le roman, la nouvelle, l'essai ou la bande dessinée, dressent le portrait social, politique et économique de leur pays dans toute sa diversité. Septième escale: nature, écologie et valeurs en héritage dans le Montana de Pete Fromm.

FABIEN DEGLISE

Il y a un peu de Jack London, de Jon Krakauer, alpiniste écrivain, auteur d'*Into the Wild*, un peu aussi de l'esprit du naturaliste américain Henry David Thoreau (*Life in the Wood*) dans *Le nom des étoiles* (Gallmeister), récit philosophique de Pete Fromm qui, depuis son *Indian Creek* en 2010, première de ses œuvres traduites en français, laisse sa poésie épouser les contours sauvages du Montana. Loin de l'Amérique urbaine, de l'Amérique ambitieuse, de l'Amérique qui divise, qui se bat, qui discrimine, qui surconsomme,

qui pollue, l'ex-ranger devenu écrivain y expose une identité intimement liée à la nature, à l'essence d'un territoire, dont il veut transmettre à ses enfants ce caractère indomptable qui forcément le dépasse.

«*Voilà. Voilà qui je suis*», écrit Fromm au terme de ce récit en deux temps qui se joue entre Great Falls, où il vit avec sa famille aujourd'hui, et Missoula, où en 1978 il a été initié à la vie sauvage, à l'hiver, aux terrains montagneux, sans jamais vraiment être capable d'en revenir réellement. Une mission d'un mois, en mai 2004, dans le Gates Park Bob Marshall Wilderness, où il a dû aller surveiller une pouponnière d'œufs de

poisson dans une rivière, acte de préservation et de résistance forcé par le réchauffement climatique, va rappeler cette époque et ses souvenirs et le plonger dans une introspection. Être, identité, nature humaine, nature sauvage, territoire, enfance, liberté vont s'y mêler habilement, poétiquement, comme

pour tenter de mieux saisir les valeurs que l'auteur souhaite transmettre à ses enfants, deux gars, Nolan et Aidan, forcément attirés par une modernité qui, aux États-Unis comme ailleurs, souvent dénature.

«*Je sors le carnet d'Aidan de la poche de ma chemise et je découvre son nom inscrit en haut des autres premières pages [...]. J'avance dans le carnet pour conserver ces pages-là, et je prends mes notes, les choses que je veux me rappeler de lui raconter, comme prévu.*»

La solitude. La voix inté-

rieure qui résonne devant le sublime d'un escarpement, la beauté d'un cours d'eau, le silence d'une forêt ou face à la trace laissée dans le sol humide par un cervidé, comme le bruit d'un ours rodant près d'un campement. La plume de Pete Fromm capte avec finesse chacun de ses instants pour en faire le ciment d'une

réflexion existentielle délicate porteuse de ce message simple, dont il esquive facilement la dimension naïve, message que les impératifs économiques noient souvent: paysages, nature ne sont que prêts à l'humain de passage sur la Terre, qui se doit forcément de les préserver pour ceux et celles qui vont le suivre.

Le Devoir

LE NOM DES ÉTOILES

Pete Fromm
Gallmeister
Paris, 2016, 270 pagesÉLECTIONS
AMÉRICAINES
2016

Le parcours étonnant d'une enseignante canadienne, devenue une entrepreneure hors norme à Madagascar.

DENISE CLÉROUX,
LA CANADIENNE DE MADAGASCAR
Une biographie de Jacqueline Cardinal

2016 | ISBN 978-2-7605-4399-7

35,00\$ PAPIER 25,99\$ PDF
EPUBPlus de
1 400 livres
à feuilleter

PUQ.CA



Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIRROSEMARY
SULLIVANLe cœur
jamais éteint

Une vie d'Elizabeth Smart

Traduit de l'anglais (Canada) par Marie Frankland

«*Le cœur jamais éteint* cherche à rallumer une flamme pour l'œuvre d'Elizabeth Smart. [...] Si cette biographie peut amener une nouvelle génération à la lire, il se pourrait bien que ses livres ne meurent pas, ce qui serait une belle revanche.»

Isabelle Boisclair, *Le Devoir*

lemesac.com

Conseil des arts
Canada Council
for the Arts

© Jean Guiz

ESSAIS

Réjean Bergeron, le Socrate de Montréal

Le professeur de philo pourfend le fétichisme technologique et la conception utilitaire de l'éducation

LOUIS CORNELLIER



soucie moins d'être original que d'être rationnel et lucide.

L'utile et l'essentiel

Pour le philosophe, l'idée selon laquelle le système d'éducation devrait être au service des besoins du marché du travail et, par conséquent, délesté des matières non directement « utiles » relève de la servitude volontaire. « Enseigner, écrit-il, c'est transmettre des savoirs, une culture, et non pas les compétences du jour qui demain seront dépassées. »

Quand ses étudiants lui demandent « à quoi ça sert », un cours de philosophie, Bergeron, à la manière d'un Socrate de Montréal, retourne la question à chacun d'entre eux : « Toi, à quoi tu sers ? » Manière de leur faire comprendre, évidemment, que « l'éducation ne s'adresse pas strictement au futur employé, mais à l'être humain dans son intégralité », qu'elle ne vise pas à façonner un outil humain, mais des hommes, des femmes, des amis, des amoureux, des parents, des citoyens cultivés capables d'esprit critique.

Professeur de philosophie au cégep Gérard-Genève, Réjean Bergeron intervient aussi fréquemment sur la place publique pour défendre son exigeante conception de l'éducation. Il incarne de belle façon la figure du philosophe dans la cité. Avec un style limpide et imagé, Bergeron, fort d'une solide connaissance de la tradition philosophique, parvient à faire preuve de profondeur tout en restant accessible. Son travail rappelle celui du philosophe Jacques Dufresne, naguère chroniqueur au *Devoir* et à *La Presse*.

Je veux être un esclave ! regroupe une quarantaine de textes publiés par Bergeron dans *Le Devoir*, *La Presse*, *le Huffington Post Québec* et la revue *Argument*. Plaidoyers pour la liberté, qui « ne nous est pas donnée par la nature [...], mais s'acquiert au détriment de celle-ci et à travers une lutte de tous les jours » contre les modes, les préjugés et la propagande, les courts essais de Bergeron critiquent avec aplomb la conception utilitaire de l'éducation, les idées associées au prétendu renouveau pédagogique et le « fétichisme technologique » qui est en voie de contaminer tout le système scolaire, avec des conséquences désastreuses.

Partisan d'une conception conservatrice de l'éducation, du cours magistral, notamment, le philosophe fait l'éloge d'une expérience pédagogique séculaire, celle qui « se donne comme objectif d'être à 100 % branchée sur l'être humain ». Bergeron, c'est sa force, se

Pour Bergeron, la réforme de l'éducation et le fétichisme technologique trahissent la noble mission de la transmission des savoirs et de la culture. La première, en faisant de l'enseignant un simple guide accompagnateur des découvertes des enfants, lui retire son autorité intellectuelle et mine ainsi la valeur des connaissances dont il est le représentant. Une idée liée à la réforme, et défendue par Michel Serres dans *Petite Poucette* (Le Pommier, 2012), veut même que l'acquisition de ces connaissances ne soit plus nécessaire puisque, désormais, elles sont facilement accessibles grâce aux outils numériques.

Bergeron n'est pas tendre envers cette imposture pédagogique. Après avoir cité



FRANCIS VACHON LE DEVOIR

La technologie est entrée à l'Institut Saint-Joseph de Québec (photo), mais pas dans le cœur du philosophe Réjean Bergeron, qui prône une école « 100 % branchée sur l'être humain ».

Normand Baillargeon qui rappelle qu'« une simple définition qu'on consulte ne peut être comprise que si on connaît déjà une grande part de ce qu'on y lira », il explique que la mémoire à long terme n'est pas un boulet que l'on traîne, « mais bien plutôt un lieu organique toujours en transformation dans lequel prennent place et se réorganisent sans cesse des faits, des connaissances et des schémas de réflexion à partir desquels, seulement, il nous est possible de construire une pensée et de comprendre le monde ». Aussi, négliger les connaissances au profit des compétences revient à espérer que l'intelligence puisse naître du vide.

La distraction numérique

Apprendre, accumuler et assimiler des connaissances exige de l'attention, de la flexion et de la discipline, continue Bergeron. Or, « Internet, à l'image de la strip à Las Vegas, est conçu pour nous distraire, attirer notre attention à l'aide d'un réseau de fenêtres, d'images et d'hyperliens qui nous amènent ailleurs, toujours ailleurs ». Naturellement porté à être distrait, l'humain doit faire un effort pour se concentrer, pour penser. « Raisonner, c'est aligner une suite d'arguments », note le philosophe, alors que ce que propose Internet, c'est un monde éclaté, fait de fragments de pensée ».

Une étude de l'OCDE, en 2015, a même établi que les pays qui ont beaucoup investi dans les technologies de l'information et de la communication (TIC) à l'école « n'ont enregistré aucune amélioration notable des résultats de leurs élèves en compréhension de l'écrit, en mathématiques et en sciences ». L'école québécoise, se désolent Bergeron, continue pourtant de foncer dans ce miroir aux alouettes ruineux, croyant ainsi contribuer à la motivation scolaire des petits Narcisse contemporains qui ont délaissé les livres pour Facebook.

À la manière d'un Normand Baillargeon, mais dans un style parfois plus chaleureux

— il n'hésite pas à évoquer son père et sa grand-mère en abordant la question du sens de la vie dans la seconde partie du livre —, Réjean Bergeron livre ici une défense argumentée et sentie des bonnes vieilles méthodes pédagogiques, qui restent les meilleures quand il s'agit de faire sortir les humains de la caverne en leur faisant suivre les lumières de la culture.

louisco@sympatico.ca

JE VEUX ÊTRE UN ESCLAVE!

Réjean Bergeron
Poètes de brousse (« Essai libre »)
Montréal, 2016, 236 pages

ESSAI QUÉBÉCOIS

S'ensauvager comme Radisson

Pour Martin Fournier, le coureur des bois incarne la fusion de l'Europe et de l'Amérique

MICHEL LAPIERRE

En 2015, au Canada, la Commission de vérité et réconciliation a établi que les pensionnats autochtones y avaient relevé d'un plan de « génocide culturel ». Dans le tome III de ses *Aventures de Radisson*, l'historien Martin Fournier met l'accent sur le syncrétisme pratiqué, dès le XVII^e siècle, par le coureur des bois pour échapper à ce crime. À une cérémonie près du lac Supérieur, Radisson unit une meche de ses cheveux aux os des ancêtres amérindiens.

Poursuivant son monumental ouvrage, dont le tome I remonte à 2011, Fournier s'appuie sur les écrits du Français Pierre-Esprit Radisson, arrivé à l'adolescence au Canada en 1651, sur nombre d'autres sources de l'époque et sur de vastes recherches ethnographiques. Grâce à ses riches intuitions d'historien,

le conteur-né nous fait revivre le voyage aux Grands Lacs de 1659 à 1660 de l'aventurier rompu à la traite des fourrures.

Sans avoir obtenu la permission du gouverneur de la Nouvelle-France, Pierre de Voyer d'Argenson, trop europécenrique à leur goût, Radisson et l'instigateur de l'expédition, son beau-frère plus âgé, Médard Chouart Des Groseilliers, partent vers des terres inexplorées. En obtenant des fourrures des Amérindiens de ces régions et en concluant avec eux des alliances, ils visent à ne garantir rien de moins que la survie économique et politique de la colonie française du Saint-Laurent, peu peuplée et menacée par des rivaux européens.

« Les découvreurs passent avant les gouverneurs. » Ce mot que Fournier met sur les lèvres de Des Groseilliers résume de façon éclatante l'attitude des beaux-frères. En

compagnie d'alliés hurons et outaouais, non seulement ils atteignent le lac Supérieur, le plus à l'ouest des Grands Lacs, mais ils sont les premiers Européens à voir les Sioux, cette grande nation emblématique de l'intérieur de l'Amérique.

« Ils disaient que je les aimais, parce que je vivais comme eux », rapporte Radisson à propos des autochtones dans son récit du voyage. Fidèle à ce témoignage, Fournier insiste sur la participation de Radisson et Des Groseilliers, dans le respect absolu des traditions spirituelles amérindiennes, à la grande fête des morts où, au bord du lac Supérieur, se rassemblent pas moins de 18 nations. Au fil des jours, les explorateurs s'unissent à des femmes autochtones, comme pour unir le culte des ancêtres à une sexualité sacrée.

Apportant à Montréal, dans une flottille de canots, une quantité gigantesque de peaux

de castor, ils aident la fragile colonie française. Mais Fournier a compris que, devenu semblable aux Amérindiens, Radisson s'élève au-dessus des rivalités et des mesquineries européennes en servant ensuite la plus offrante, la Grande-Bretagne, pour jeter

les bases de la prospère Compagnie de la Baie d'Hudson, sans toutefois s'enrichir. En cela, il restera le frère des autochtones, ces laissés-pour-compte de l'Amérique.

Collaborateur
Le Devoir

LES AVENTURES DE RADISSON Tome III: L'ANNÉE DES SURHOMMES

Martin Fournier
Septentrion
Québec, 2016, 356 pages



DOMAINE PUBLIC

Radisson et Des Groseilliers peints en pleine action par Frederic Remington en 1905. « Les découvreurs passent avant les gouverneurs », écrit Martin Fournier.

FRANÇOIS GILBERT

PRIX LITTÉRAIRES DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2016

Hare Krishna

Leméac Éditeur offre ses félicitations à François Gilbert, lauréat du Prix du Gouverneur général 2016, catégorie « Littérature jeunesse — texte », pour son roman *Hare Krishna*.

« Avec ce récit d'un grand réalisme, François Gilbert nous fait sentir la souffrance de Mikael, un adolescent en révolte qui s'est tourné vers Krishna. L'auteur a su créer des personnages si authentiques que la confrontation de leurs valeurs nous incite à une profonde réflexion sur les choix de vie. »

Andrée-Anne Gratton, Bernadette Renaud et Louise Royer
Jury des Prix littéraires du Gouverneur général 2016

lemec.com